

# Antonio Scurati

## Mussolini, la tyrannie du vide

Couronné par le prix Strega, le formidable et imposant « M. L'enfant du siècle » ouvre une trilogie romanesque sur le « Duce », en se concentrant sur son ascension

NICOLAS WEILL

**M**onumental! Le mot n'est pas trop fort pour qualifier le projet d'Antonio Scurati. L'écrivain italien, qui a reçu le prix Strega 2019 – l'équivalent du Goncourt – pour *M. L'enfant du siècle*, campe le portrait de Mussolini en un triptyque romanesque d'une ampleur inédite. La première partie, qui paraît aujourd'hui en français, traite de la période 1919-1924 et comprend déjà plus de 800 pages. Elle dresse, pour des générations exposées à tous les révisionnismes, le paysage de l'Italie au sortir de la première guerre mondiale, frustrée des fruits territoriaux d'une victoire qui a coûté plus d'un million de morts civils et militaires, déchirée par des affrontements confinés à la guerre civile entre les militants révolutionnaires et la poignée de fascistes lancés à la conquête de Rome. Le défi était immense. Il est magnifiquement relevé et offre ce qu'il y a de meilleur dans le genre du roman historique.

Le ton et le style sont ceux de la chronique. Les événements se trouvent relatés presque au jour le jour, dans une présentation arrangée des faits, certes, mais où toutes les figures sont réelles. Le discours indirect et les subtils glissements d'un point de vue à l'autre ouvrent au romancier le cerveau et la psychologie des acteurs. *M. L'enfant du siècle* fournit une brillante illustration de la puissance propre à la littérature, capable, comme le pensait le philosophe Paul Ricoeur, d'articuler temps historique et temps humain. Organisé en saynètes qui portent à chaque fois un nom de protagoniste, une date et un lieu, le livre raconte l'ascension du fascisme sur le mode d'un scénar-

io de film ou de série dont la fin ne serait jamais écrite d'avance. L'« effet de réel » est assuré, à la fin de chaque chapitre, par des documents du temps qui, en leur langage, attestent la réalité de l'ac-

tion qui vient d'être racontée. Le récit en reçoit son rythme haletant et, surtout, l'histoire retrouve toute sa contingence.

Et si le roi Victor-Emmanuel III avait signé le décret instaurant l'état d'urgence lors de la « marche sur Rome » de 1922, au lieu de jeter le coup de pied de l'âne à l'Etat libéral et de désigner Mussolini comme premier ministre ? Et si, en dépit de son goût soi-disant nietzschéen pour

la guerre, Mussolini avait échoué à maîtriser ses troupes, qui ravageaient le nord de l'Italie armées de gourdins, d'huile de ricin mais aussi de revolvers et de fusils ? Et si, face au scandale provoqué par le meurtre de l'opposant socialiste Giacomo Matteotti (1885-1924), qu'Antonio

Scurati érige en contretypé positif de Mussolini, ce dernier s'était laissé pousser à la démission ? Et si la gauche, pourtant triomphante dans les urnes, n'avait pas été aussi divisée ?

Mussolini a profité de nombreux hasards et de beaucoup de lâcheté, suggère l'auteur. Et ce portrait n'a rien d'un monument à la gloire du personnage. Au contraire, il en propose une démythification systématique, annoncée par un titre qui, d'emblée, réduit le tyran à une initiale. Scurati se livre à une destruction de la légende mussolinienne d'autant plus nécessaire que, en comparaison avec son disciple Adolf Hitler, Mussolini bénéficie d'une indulgence relative. Au-delà des hagiographies

parfois délirantes de l'ère fasciste, dont celle de la célèbre maîtresse du « Duce », Margherita Sarfatti (*Dux*, 1926), on a pu, après 1945, le considérer comme un fils simplement dévoyé du Risorgimento (l'unité italienne), un rempart contre le déferlement du bolchevisme, un intellectuel austère et moderniste passionné de futurisme ou de Pirandello, entraîné malgré lui dans la guerre, élève du philosophe socialiste français Georges Sorel, théoricien de la grève générale et de l'action directe, etc.

Qu'il ne fut rien de tout cela est le message du livre de Scurati. Ce dernier montre un Mussolini opportuniste et jouisseur. Surtout, il détaille la cruauté sadique avec laquelle ses fascistes, aux alentours de la plaine du Pô (la célèbre chemise noire faisait partie du costume du paysan de Romagne) ou en Polésine (au sud de la Vénétie), traitaient leurs adversaires. Pour Antonio Scurati, le fascisme et son leader sont avant tout des « *enfants d'un siècle* » marqué au fer rouge par la « brutalisation » du premier conflit mondial. Les scènes de violence

pure scandent la progression du texte. Saisissantes, insoutenables, parce qu'elles eurent bien lieu : « *L'homme aux lunettes de motard fait tournoyer sa massue ferrée au-dessus de sa propre tête et l'abat sur le crâne du chef de la ligue [des paysans socialistes]. Le visage couvert de sang, ce dernier tente de rejoindre ses filles, il marmonne des mots incompréhensibles en rampant sur le ventre, entre les jambes des squadristes qui le frappent de leurs bâtons.* »

Derrière les poses, la rhétorique ronflante et la mise en scène de soi en « star » de cinéma, la véritable dimension de Mussolini et du fascisme se dévoile à travers la chronique romancée de sa prise de pouvoir : par-delà le mirage de la grandeur, le règne du gangstérisme, du chaos et du sang. ■

**M. L'ENFANT DU SIÈCLE**  
(*M. Il figlio del secolo*),  
d'Antonio Scurati,  
traduit de l'italien par Nathalie Bauer,  
Les Arènes, 868 p., 24,90 €,  
numérique 19 €.

L'ascension du fascisme  
progresse sur le mode  
d'un scénario de film ou  
de série dont la fin ne serait  
jamais écrite d'avance





*Portrait (1933) de Mussolini, par Gerardo Dottori. Ce peintre appartenait au mouvement futuriste, dont certains membres ont soutenu le fascisme. ELECTA/LEEMAGE*

## ... à la « une »

L'écrivain Antonio Scurati fait œuvre d'historien et revendique un statut d'intellectuel engagé. Il a écrit « M. L'enfant du siècle » alors que le phénomène populiste s'affirmait en Italie

## « Le fascisme, c'est la violence à l'ère des masses »

### PORTRAIT

NICOLAS WEILL

**A**près le succès populaire qu'a connu en Italie son roman sur Mussolini, *M. L'enfant du siècle* (300 000 exemplaires vendus), Antonio Scurati reconnaît volontiers la responsabilité écrasante qui est devenue la sienne : « Un de mes amis m'a demandé si je me rendais compte que les générations futures connaîtront désormais le fascisme à travers ce livre. Cela me fait plaisir et me trouble à la fois », dit-il au « Monde des livres » depuis sa villégiature sur la côte amalfitaine.

Cet écrivain faisant œuvre d'historien, né à Naples en 1969, auteur d'essais sur la littérature comme de fictions, revendique une identité d'intellectuel. Il a jadis fréquenté en France l'École des hautes études en sciences sociales pour y suivre le séminaire du philosophe Jacques Derrida. Professeur à l'Université libre des langues et de la communication, à Milan, il y dispense des cours de *creative writing* et s'intéresse, en anthropologue, au genre littéraire de la chronique, simple enregistrement des événements.

Celle-ci lui apparaît en effet comme le mal et le remède de « la maladie spirituelle de notre temps ». Jadis, l'expérience de la guerre, de la tyrannie ou de la catastrophe était vécue dans la chair. Mais dans nos sociétés globalisées, elle est médiatisée par les écrans. On peut observer l'explosion de Beyrouth sur son ca-

napé en temps réel, sans en subir toutes les conséquences concrètes et physiques. D'où l'apparition d'une forme nouvelle de fiction, la « littérature de l'inexpérience ». « Nous sommes prisonniers de la chronique, affirme Scurati, nous ne parvenons plus à sentir, à raisonner en termes historiques plus vastes. Il est donc très important de se servir des langages de la chronique, les plus répandus aujourd'hui, pour reconquérir et se réapproprier l'histoire. »

M. s'inscrit dans ce projet. C'est pourquoi Scurati récuse les critiques qui l'ont accusé de céder aux pièges de l'esthétisation. Au contraire, se défend-il, « j'ai utilisé une langue simple, directe, indemne des préciosités d'un D'Annunzio », le poète et activiste nationaliste (1863-1938), modèle puis rival de Mussolini. « Ma référence dans l'art du récit, ce sont plutôt les grandes séries télévisées produites par HBO », confie-t-il, un tantinet provocateur. L'intellectuel qu'il est se plaint également de la surévaluation du rôle qu'on fait jouer à ses pairs dans le fascisme. « Il est indéniable que la très grande majorité des intellectuels ont fini par collaborer avec le régime ou le subir passivement. Mais je crois que, dans le phénomène fasciste comme dans tous les totalitarismes jusqu'à aujourd'hui, les intellectuels comptent moins qu'on ne le croit. Un chef nazi les appelait "têtes d'œufs", parce qu'ils se cassent facilement... »

Ce romancier démystificateur, en quête de vérité, a surtout

voulu en finir avec les légendes qui édulcorent le fascisme et poussent à l'indulgence envers son fondateur : « Pour qui lit mon roman, le mythe est à terre. L'unique talent de Mussolini se limite à la politique. Il n'en possédait aucun autre et en était conscient. C'était un homme vide, qui prônait la suprématie tactique du vide. En cela il représente l'archétype du populiste jusqu'à nos jours. Il crée un nouveau type de leadership qui ne guide pas les masses en les précédant mais en les suivant, en les reniflant avec un instinct animal, guettant leurs angoisses, leurs peurs, leurs frustrations. »

La lecture du fascisme qui découle de M. peut pourtant apparaître comme moins audacieuse que certaines interprétations, venues de l'histoire des idées, par exemple, qui en font une contestation des Lumières dont les racines plongeraient bien avant 1914 et ne devraient rien à la brutalisation extrême résultant de la première guerre mondiale. « L'essence du fascisme se trouve dans une violence d'un type particulier qu'on pourrait qualifier d'"hyperviolence". Une violence qui a perdu tout visage humain. C'est la violence à l'ère des masses. A la réunion fondatrice du fascisme, place San Sepulcro, à Milan, le 23 mars 1919, sur 100 personnes présentes, 90 sont d'ex-engagés volontaires et 50 ont appartenu aux Arditi, les troupes d'assaut de la première guerre mondiale. Le point décisif est que



cette violence, qui naît d'une réaction au socialisme, se transforme en objet de désir politique de la part de la petite et moyenne bourgeoisie, pour qui elle représente un élément de simplification de la réalité sociale. Voilà pourquoi, délibérément, je me suis abstenu de mettre en scène les intellectuels du fascisme, comme le poète futuriste

Giuseppe Bottai [1895-1959]. Parce que je pense que l'importance qui a été accordée à son intellectualisation constitue une erreur.»

Certaines césures temporelles qu'il imprime à cette histoire sont, en revanche, moins conventionnelles par rapport au découpage des historiens. Ainsi le premier tome couvre-t-il la séquence traditionnelle qui va de 1919 au 3 janvier 1925, date du discours par lequel Mussolini installe sa dictature «fascistissime» en assumant l'assassinat du député socialiste Giacomo Matteotti (1885-1924), l'autre «héros», au sens littéral, de M. Mais le deuxième tome, qui paraît ce mois-ci en Italie, va de 1925 à octobre 1932. «J'ai décidé d'interrompre le récit en octobre 1932, commente l'auteur, parce que le régime organise alors une grande exposition qui célèbre les dix ans du fascisme et à laquelle participent les grands artistes de l'époque, notamment le peintre futuriste Mario Sironi [1885-1961]. Pour la première fois, le fascisme y met en scène sa propre histoire. Dès la fin des années 1920, le consensus qui entoure le fascisme est à son summum, contrairement à la thèse qui prévaut depuis Renzo de Felice [1929-1996, auteur d'une biographie de Mussolini en sept volumes, *Biografia di Mussolini*, Einaudi, 1965-1997], qui veut que ce consensus culmine en 1935,

avec la conquête de l'Éthiopie et l'édification de l'empire.»

Quant à la poignée d'erreurs factuelles remarquées par l'éditorialiste de *La Stampa* Ernesto Galli

della Loggia, elles sont certes bénignes au regard de la taille de l'ouvrage, mais la fonction de transmission qui s'attache au récit les rend problématiques. L'auteur se contente de leur opposer, maniant l'«auto-ironie», une réflexion de Stendhal sur *La Chartreuse de Parme*, qui faisait de ses erreurs son legs à l'humanité...

A-t-il pensé à la situation politique italienne actuelle, et faut-il considérer M. comme un avertisseur d'incendie? «Pas vraiment, répond Scurati. Quand j'ai commencé les recherches et la rédaction du livre, la configuration était différente. À l'époque, il y avait au pouvoir à Rome un populiste de gauche, Matteo Renzi [président du conseil de 2014 à 2016]. Mais plus j'allais sur les pas de l'ascension du fascisme, plus j'ai ressenti l'écho de la situation présente. Quand Mussolini lance son "mouvement", il prétend fonder un anti-parti. Nous ne faisons pas de la politique, affirme-t-il, mais de l'antipolitique. Or, ce sont toujours les slogans des mouvements populistes, comme le Mouvement 5 étoiles et autres, et pas seulement en Italie, puisqu'on les retrouve tout aussi bien chez Trump que chez Bolsonaro.» ■

«Mussolini ne possédait aucun autre talent que la politique. (...) Il était un homme vide prônant la suprématie tactique du vide»

## EXTRAIT

«La figure de Giacomo Matteotti est élevée à la gloire du saint. Son habitation, via Giuseppe Pisanelli, est déjà devenue une destination de pèlerinage, et sur les lieux du rapt s'accumulent des centaines de couronnes de fleurs en une sorte de mausolée à ciel ouvert. La police intervient pour disperser la procession des fidèles sur le quai du Tibre, les carabinieri montés balaient les fleurs et rompent le rassemblement. (...) Le Duce paraît abattu, abasourdi, paralysé par la déception. Giovanni Marinelli vient d'avouer qu'il possède encore, cinq jours après l'enlèvement, les reçus dûment contresignés des paiements versés aux assassins avant et après le crime. (...) Hébété, Mussolini fixe un regard vitreux sur un fantôme à l'horizon : il a toujours prôné la nécessité historique de la violence chirurgicale, la férocité précise, exacte, inexorable, et voilà qu'il a entre ses mains souillées d'excréments et de sang, un crime bestial.»

M. L'ENFANT DU SIÈCLE, PAGES 787-788



*Antonio Scurati, en 2011.* ULF ANDERSEN/AURIMAGES